

Camelamos naquerar nous voulons parler

Propos recueillis, traduits et présentés par Manuela Vicente**

J'ai connu Concha Vargas à Paris, lors de la rencontre artistique «Tsiganes du Monde» présentée à l'Opéra Garnier en 1992 (1). Au programme de ce festival musical, le groupe «Pedro Bacan et le clan des Pinini» représentait les Tsiganes d'Espagne : Concha Vargas, *bailaora*⁽²⁾ est membre du «clan». A l'écart des artistes flamencos portés commercialement par des courants de mode, l'ensemble «Pedro Bacan et le clan des Pinini» a su maintenir vivante la tradition flamenca attachée à «l'école des familles» (*escuela vivencial*). A l'occasion de la venue du groupe dans la capitale, un stage de danse animé par Concha fut organisé à Paris. Je ne tardai pas à m'inscrire. Le fait de prendre des leçons avec elle m'a permis d'apprécier de plus près



Concha Vargas, 1990.

*Concha Vargas, Danseuse, Lebrija, Espagne

**Manuela Vicente, Sociologue, Paris

(1) Les 11, 12, et 13 juillet lors des journées produites par «Paris Quartier d'Été», sous la direction artistique de Alain Weber. Avec la collaboration des Etudes Tsiganes, de l'équipe du film «*Lat-cho-Drom*» de Tony Gatlif et des agences Diva, Mevlane et Mukalo.

(2) Danseuse de flamenco, *baileora* vient de *baile*, danse.

(3) *Caló* est le parler des Gitans d'Espagne. Certains mots ou expressions *caló* étant passés dans le langage populaire, *caló* a parfois le sens d'argot. Il arrive que l'on attribue ce terme au Gitan pour le désigner comme tel. En langue romani, ce terme signifie : noir, brun, foncé.

(4) *Tratante* : marchand, maquignon. A Lebrija, el tratante est un courtier qui traite aussi bien de bestiaux que d'affaires de terrains, parcelles ou maisons... Lebrija à 65 km de Séville compte 25 à 30000 habitants. Son territoire est délimité par Séville, Jerez et Cadix dit «Triangle d'or», berceau du flamenco. L'expression «regarde» (traduction de «*mirá*») qui ouvre le récit de la trajectoire de Concha mobilise à la fois la vue, le regard et l'écoute.

l'artiste qu'elle est, tant sur scène que dans sa pédagogie de la danse. Depuis, nous nous sommes revues à plusieurs reprises en France, au cours de ses tournées -toujours fidèle au «clan»- et à Séville. En 1995, après un séjour de trois semaines en Andalousie, je quittais Séville avec l'idée d'y retourner et de poursuivre les conversations que j'avais eu avec Concha sur la base d'interviews ... L'idée a fait son chemin, la relation de confiance entre nous aussi et ce n'est qu'en septembre 1996 que ce désir de faire un entretien enregistré avec elle a pu se concrétiser. En avril 1997, nous avons revu ensemble la version quasi définitive de ce texte. D'un commun accord, nous avons décidé du titre.

-CONCHA : *Camelamos naquerar* est une expression *caló*⁽³⁾ : *camelamos* veut dire nous voulons et *naquerar* signifie parler. *Camelamos naquerar* est le titre d'une oeuvre théâtrale flamenca présentée pour la première fois à Grenade en 1976. L'auteur, Jose-Maria Amaya est Gitan, un Gitan licencié de philosophie et lettres. De plus, il est avocat. Son oeuvre fut présentée sans prétention, nous étions peu d'acteurs : deux chanteurs, deux guitares, Mario Maya chorégraphe et moi. Le spectacle, un véritable événement historique, était une vive riposte gitane qui fit l'effet d'une explosion. *Camelamos naquerar* a fait le tour du monde : Japon, France, Amérique, Allemagne, Suisse ... une merveille !

-MANUELA : Tu étais la seule femme parmi les acteurs ?

-CONCHA : Oui. J'avais vingt ans et vraiment j'ai eu beaucoup de chance dans ma carrière artistique. Je ne sais pas si je l'ai mérité, mais oui, mes débuts furent très jolis ...

«*el baile* ... oui, je le dois à ma mère»

... Regarde, moi je suis de Lebrija, mon père était *tratante*⁽⁴⁾ Autour des années 60, lorsque la mécanisation de l'agriculture fit son apparition, on vit arriver les tracteurs et nous sommes partis vivre à Dos Hermanas près de Séville. Lebrija n'était que campagne et mon père ne voyait pas l'avenir de ses enfants à la campagne, il attendait d'eux autre chose. Moi j'avais trois ans et ce que j'aimais c'était *el baile*, la danse. C'est alors que mon père gagne à la loterie, 25 mille *duros*, une poignée d'argent à l'époque. Il a donc acheté une

maison à Dos Hermanas et nous avons quitté Lebrija. Mon père ne voulait pas que je danse. Enfin oui, il voulait que je danse dans une fête ou une réunion de famille mais artiste non, pas question. En ce temps là être *bailaora* artiste était mal vu, un peu comme être proche de la prostitution. *El baile* ... oui, je le dois à ma mère : lorsque mon père demandait à ma mère, Curra, où est donc passée la petite ?... ma mère lui répondait, Quintin, ne t'en fais pas pour la petite elle est chez la voisine ... la petite était en train d'apprendre la danse à l'académie de Pepe Rios ⁽⁵⁾. Ma mère me couvrait. J'ai appris *el baile* avec Pepe Rios, un Gitan parent de Diego del Gastor de Morón, ce guitariste génial mort aujourd'hui.

-MANUELA : Quel âge avais-tu alors ?

-CONCHA : J'avais neuf ans, je partais seule à Séville (12 km) à l'académie de Pepe Rios. Mon père n'était pas au courant. Lui, il était *tratante* et ne savait ni chanter, ni jouer de la guitare, ni danser mais il connaissait parfaitement tout cela. Pour moi il est plus difficile d'avoir la connaissance que de faire, mon père ne savait pas faire mais il était un grand connaisseur. Par exemple il y a cinq *soleás* ⁽⁶⁾, lui savait d'où vient chacune d'elles : la *soleá* de Triana, celle d'Alcalá, de Utrera, la *soleá* de Jerez, de Lebrija ... Mon père était un ami intime de Antonio Mairena, de Juan



Album de famille, 1975.

Talea, de Rancapino, de Camaron lorsqu'il n'était pas encore connu en tant qu'artiste. C'est pour cela que je sais un peu ce qu'est *el cante*, le chant. Le flamenco est porté par *el cante* et ça, je l'ai vécu à la maison.

-Manuela : Tu dis que pour ton père il était important d'avoir la connaissance et pour toi plus facile de faire ... tu te réfères exclusivement au flamenco ?

-CONCHA : Je me réfère à notre art, mon père savait *istinguir*. Tu connais le mot *istinguir* ? c'est un terme *caló* qui signifie savoir, savoir discerner. Regarde, mon père avait l'habitude d'écouter un programme de radio dédié au flamenco. Ce

(5) Les noms des personnes citées dans les propos qui vont suivre réfèrent à des artistes flamencos connus en Espagne.

(6) La *soleá*, est un chant basique du répertoire flamenco.

(7) Diminutif de
tapas: amuse-
gucules.

programme, animé par le critique d'art Miguel Acal, l'enchantait. Il s'asseyait à sa table avec sa petite bouteille de vin, ses petites olives, *sus tapitas*⁽⁷⁾ et passait une heure à parler seul avec le poste de radio, à interpeller *el cante* et l'intonation du chanteur : mais non, ne le prends pas par là ! ... non tu n'y es pas... là oui, tu le tiens, tu es dedans ! ... Ce sont des choses que je peux raconter, je les ai vécues. Mon père, il fallait voir la connaissance qu'il avait *del cante*.

-MANUELA : C'est cela qui t'a donné envie d'être artiste ?

-CONCHA : Oui, cependant mon père ne voulait pas, ma mère oui. Elle, elle chantait un peu de temps en temps dans les fêtes. Je vais te dire plus, le festival de Morón, «*el gazpacho de Morón*»... Mon professeur Pepe Rios était de Morón et à la veille du festival j'ai fait de mon mieux pour embobiner mon père avec «*el gazpacho de Morón*» : papa, il y a Antonio Mairena, Terremoto, Chocolate ... le jour «J», nous voilà partis, mon père, ma mère et moi au festival. J'étais assise entre eux deux lorsque à la fin du spectacle, «*al fin de fiesta*», quand toutes les figures sortent ensemble pour marquer le final, Pepe Rios s'empare du micro et annonce : il y a parmi nous ce soir une de mes élèves qui s'appelle Concha Vargas, la fille de Quintin. Si elle veut, elle peut monter un petit peu sur scène. J'avais dix ans et sans réfléchir un seul instant, je me suis précipitée sur la scène, portée par la *buleria*⁽⁸⁾ Antonio Mairena n'était pas allé au bout de sa «*letrá*», «des paroles» de son chant, que Terremoto avait déjà entonné la sienne ... ils ne me laissaient pas partir, ils voulaient que je continue à danser. Le lendemain, mon père va au troquet où il avait l'habitude de prendre le café avec Juan Talea, il s'approche du kiosque pour acheter du tabac et que voit-il à la une de la presse ?... sa fille avec tout cet ensemble de figures d'*el cante* en train de chanter pour moi . Il court vite à la maison, appelle ma mère et s'exclame : Curra regarde, ta fille est sur le journal ! C'est comme ça que j'ai commencé : ... je vis alors venir à moi «une pluie de festivals» (*de ahí me llovieron los festivales*)...

-MANUELA : Et ton père ?

-CONCHA : Mon père, lorsque A. Mairena lui a dit, Quintin, je ne savais pas que tu avais une enfant qui danse si bien ... il lui répondit : moi non plus je ne le savais pas ... On me connaissait comme «la fille de Quintin».

-MANUELA : Mais on te connaissait aussi comme la fille de Curra, ta mère, non ?

-CONCHA : Oui, mais à ce moment là apparaît le père; mon père était un personnage, un homme très connu par son métier. Ma mère, la créature, avec treize enfants imagine un peu ... en vie nous sommes neuf.

Par la suite j'ai travaillé à «La Cuadra», un lieu animé par Paco Lira propriétaire aujourd'hui de «La Carboneria», là où je donne mes cours. A «La Cuadra» il y avait aussi Farruquito qui danse divinement bien, Manuela Carrasco, et Lole ... nous travaillions un peu de façon informelle et quand il rentrait de l'argent nous étions payés, quand il n'en rentrait pas nous n'avions rien. C'est alors que Pulpon,

(8) Chant festif qui se prête à merveille à l'improvisation.

un extraordinaire représentant artistique, nous fit un contrat à «la Cochéra» (une autre salle de spectacles) et nous commençâmes à percevoir un salaire. En tête d'affiche venait le trio Matilde Coral, Rafael el Negro et Farruco. Un jour, Manolo Caracol fit un saut à «La Cochera» puis il alla parler à mon père pour lui proposer de m'embaucher à Madrid dans son *tablao* ⁽⁹⁾ «Los Canasteros». Sur ce, je suis partie à Madrid amenant mon père et ma mère; j'avais à peine quinze ans, trop jeune pour partir seule. Là, j'ai eu la chance d'être la partenaire d'El Guïto. A Madrid, il y avait un café où se réunissaient les artistes et un jour, El Guïto et son compère Mario Maya se retrouvèrent dans ce café: «compère», dit Mario Maya à Guïto, «je suis à la recherche de *una niña*, «d'une petite», qui danse et qui soit à la hauteur pour monter une oeuvre théâtrale flamenca...» «Passe donc ce soir à «Los Canasteros», lui répondit Guïto, «tu vas trouver là ce que tu cherches...» J'ai eu tout d'abord l'énorme chance de me réaliser avec les grandes figures d'el cante - La Paquera, Mairena, Chocolate, ont chanté pour moi- puis, l'extraordinaire chance d'être la partenaire d'El Guïto et de Mario Maya.

(9) Lieu de spectacle exclusivement réservé au flamenco.

-MANUELA : La partenaire de Mario Maya dans *Camelamos naquerar* ... dis-moi Concha, qu'est-ce que cette oeuvre a représenté pour toi?

-CONCHA : Cela m'a beaucoup apporté, mais je ne suis pas «Concha Vargas grâce à *Camelamos Naquerar*» tel que cela a été écrit par un journaliste dans la presse. Cela n'est pas tout à fait exact, Concha Vargas dansait dans le ventre de sa mère - de ma mère - et je suis «la fille de Quintin». Cette oeuvre a marqué un pas décisif dans ma carrière artistique, c'est sûr, j'avais à peine vingt ans lorsque *Camelamos Naquerar* me fit connaître dans toute l'Espagne et hors d'Espagne. A part ça, l'oeuvre était une riposte gitane qui, en vérité, provoqua en moi une vive émotion. Ce fut une prise de conscience de ce que signifie être Gitan, une connaissance de la condition sociale des Gitans dans l'histoire...

(10) *Nata (nato)*: qualificatif qui vient du verbe naître. Nous pouvons l'entendre ici comme étant le caractère de ce qui est et se fait en naissant, ce qui se cultive en se faisant; une culture dotée d'un savoir qui prend sens dans et par le vécu.

«notre culture est une culture *nata*» ⁽¹⁰⁾

... Moi, j'ignorais l'histoire. L'oeuvre *Camelamos naquerar* disait des choses qui remontaient très loin dans le temps à propos de Carlos Quinto et Isabelle la Catholique: cette femme était très méchante. Les rois catholiques n'aimaient pas les Gitans. Alors, j'ai appris qu'on envoyait les Gitans aux galères, qu'on leur coupait l'oreille ou la main parce qu'ils étaient Gitans ... Ainsi, j'ai su un peu ce qu'avait été, à cette époque, la persécution des Gitans . Le rejet à l'égard des Gitans nous le savons car nous l'avons vécu et nous le vivons encore aujourd'hui, ce que nous ne savons pas très bien c'est l'histoire de ce rejet et le pourquoi. C'est quand même curieux, dans une *feria*, un *rocio* ⁽¹¹⁾ tout le monde veut être Gitan. Passé ce moment de fièvre qui dure le temps que dure la fête, et tout de suite se dresse le parapet. Tout ce qui est cante , tout ce qui est fête, c'est notre chose à nous et à l'heure de la fête tout le monde veut être Gitan. Dès que la fête est finie, commence le rejet.

(11) La *feria* est un rituel festif ancré dans la tradition de la culture populaire andalouse tout comme le *rocío*, un pèlerinage à la vierge (du *Rocio*) qui mobilise les foules de tous horizons et tous milieux sociaux. Lire à ce sujet l'article de A. Molinie: "Terre d'asile des Dieux: l'Andalousie et ses rituels" *Diogenes* 1994, N° 166. Voir le film de M. Dieuzaide: "Le chemin du *Rocio*"; production FR3, Canal +, 1990.

(12) L'usage du mot race peut être entendu comme étant inscrit dans l'habitus, comme étant quelque chose que l'on s'incorpore et qui fait sens dans la culture. Nous revenons plus loin sur l'usage de ce mot.

(13) A propos de la façon dont Concha «se débrouille» avec l'écrit, on peut se référer à l'ouvrage collectif "Par Ecrit". Ethnologie des écritures quotidiennes, sous la direction de D. Fabre. Coll. *Ethnologie de la France*, M.S.H. 1997; notamment au texte de P. Williams présenté dans ce livre: "L'écriture entre l'oral et l'écrit". Six scènes de la vie tsigane en France.

(14) *Sabia*: qualificatif (qui vient) du mot «savant»; réfère aussi au «sage». Utilisé ici pour caractériser la culture *nata*, ce terme met les valeurs de la science et de l'érudition en équivalence avec un savoir «du faire» qui puise sa valeur dans l'habileté, l'astuce et le bon sens.

(15) «*Señorito*» est le diminutif de *señor*; monsieur. Dans le langage courant il s'emploie au masculin pour dire «fils à papa», «guindé»... Dans le contexte de Lebrija, «*señorito*» garde un sens prestigieux qui réfère aux fils descendants des familles de la grande bourgeoisie andalouse, propriétaires des caves de Jerez.

-MANUELA : Quelle explication donnes-tu à cela ?

-CONCHA : Cela n'a pas d'explication, le rejet est là et moi ça me fait mal. Je défends ma race et je la défendrai jusqu'à la mort.

-MANUELA : Explique moi ta «race».⁽¹²⁾

-CONCHA : Ma race, je vais t'expliquer : notre culture est une culture nata. Je te parle de moi, de ma culture. Je n'ai pas fréquenté l'école, je ne sais ni lire ni écrire et ce que j'ai toujours aimé c'est danser. Ce que j'ai appris, je l'ai appris ici et là car ma profession me donne l'occasion d'aller à des colloques, d'assister à des réunions, d'être avec des gens importants ; c'est comme ça que j'ai appris. Par exemple le mot métaphore, un mot que je ne connaissais pas, un mot que je ne comprenais pas : je me l'écrivais, à ma façon, puis je prenais la personne à part pour lui demander : dis-moi ce mot, que veut-il dire ?

-MANUELA : Tu demandais comment cela s'écrit ?

-CONCHA : Comment pouvais-je demander comment cela s'écrit ! ... je ne connais pas le «B.A.-BA» de l'écriture. Je me l'écrivais à ma façon à moi pour ne pas l'oublier et c'est comme ça que j'ai appris des choses⁽¹³⁾. J'ai toujours pris la personne à part, jamais en public pour ne pas être ridicule. J'ai appris parce que parfois j'ai su me taire. J'ai appris parce que cela m'intéressait d'apprendre, tu comprends ?... notre culture est *nata*, elle est peut-être plus intelligente que la culture que l'on apprend à l'école.

-MANUELA : Plus intelligente, pourquoi plus intelligente ?

-CONCHA : Parce qu'elle est *nata*. Elle est *sabia*⁽¹⁴⁾. Le Gitan porte en lui et avec lui cette intelligence. Je vais te donner un exemple. Le Gitan qui arrive chez toi, qui frappe à ta porte et se présente avec ce qu'il a à vendre, du linge ou autre chose ... je ne sais pas comment il se débrouille mais toi tu achètes, ce n'est pas être intelligent, ça ?... Mon père était un Gitan cultivé, il n'avait pas fait d'études mais savait lire, écrire et pouvait faire une multiplication ou une division en quelques dixièmes de secondes. Il n'était pas allé à l'école mais il avait la base. Ses cousins étaient *tratantes* comme lui, et le courtage portait sur la vente de 8 ou 10 chevaux, une maison, un terrain, des parcelles ... Bref, ses cousins n'arrivaient pas à conclure *el trato*, l'affaire. Ils traitaient avec *los Señoritos des Bodegas Domeq de Jerez*⁽¹⁵⁾ et rien à faire, ils n'y arrivaient pas. Ils appelaient mon père et je ne sais comment mon père s'y prenait, comment il se débrouillait, mais lui, il concluait la vente. Alors, moi je dis *jole mi padre, ole él ! ; magnífico !* : bravo mon père, bravo à lui, magnifique ! ... *El trato*, c'était sa chose et sa chose allait avec la *copita*⁽¹⁶⁾, avec *el cante*. C'était ça sa vie. Si mon père avait fait des études, avec cette culture *nata* qu'il avait et celle apprise dans les livres et enseignée par les maîtres, imagine un peu ce qu'aurait été mon père. Nous sommes une race magnifique : as-tu déjà vu un Gitan faire un hold-up dans une banque ... qu'un Gitan amène ses parents dans un asile de vieillards ou qu'un Gitan abandonne son enfant dans

un container d'ordures ?... cela n'existe pas dans notre culture et tu n'en entends pas parler à la télévision ou dans la presse. Peut-être est-ce parce que nous sommes une minorité et que dans la majorité on voit plus de choses ... En réalité nous sommes très humbles, innocents dans le fond, c'est vrai. Bon, la *puñala*, «le coup de couteau», les disputes oui, dans ma famille, non, mais ça existe.

(16) La *copita* est le diminutif de *copa*: coupe (verre), terme noble et populaire qui suggère la convivialité.

-MANUELA : Cette culture *nata* dont tu parles, penses-tu qu'elle est propre aux Gitans ?

-CONCHA : Tous les Gitans ne l'ont pas, il faut de tout pour faire un monde et dans notre monde à nous il y a de tout comme partout mais celui qui possède - comme la possédait mon père- cette culture, imagine ...

-MANUELA : Et vis à vis de tes enfants, comment te poses-tu cette question de la culture ?

-CONCHA : J'aimerais que mes enfants soient quelque chose, du moins je tente de faire en sorte qu'ils y arrivent.

-MANUELA : Tu voudrais qu'ils tirent quelque chose de l'école ?

-CONCHA : oui bien sûr, comme toutes les mères je voudrais qu'ils apprennent à lire et écrire, qu'ils sachent se défendre, se débrouiller seuls. Qu'ils connaissent leurs obligations et sachent lire ce que dit un contrat quand ils le signent. Aujourd'hui, le milieu gitan a un peu changé, les mères ont davantage le souci d'amener les enfants à l'école.

-MANUELA : A quel moment, comment se fait sentir ce changement ?

-CONCHA : Déjà, nous avons moins d'enfants : ma mère a eu treize enfants, moi j'en ai trois, ma soeur deux, mon autre soeur trois ... c'est que pour éduquer correctement les enfants il faut de l'argent et quand tu en as treize ce n'est pas possible. La question de l'éducation est très importante et les temps ont changé, aujourd'hui nous sommes dans le monde de la consommation ; je pense que les Gitans nomades n'ont pas encore tout à fait assumé cela. Bon, moi je ne suis pas allée à l'école et je veux que mes enfants y aillent parce que parfois j'aurais aimé pouvoir me défendre autrement. J'ai appris seule.

-MANUELA : Oui, mais tu dis que cela est très joli.

-CONCHA : Bien sûr que c'est joli, c'est précieux ! ma culture est *nata*, une culture plus jolie que celle enseignée à l'école. Mais d'un autre côté j'aurais pu savoir plus que je ne sais et je ne veux pas qu'il arrive la même chose à mes enfants.

-MANUELA : Au fond tu voudrais que tes enfants aient les deux, ta culture *nata* et celle qui est enseignée à l'école.

-CONCHA : Oui et je le dis à mes enfants : toi premièrement tu es Gitan, ne perds pas tes coutumes, défends-les. N'oublie pas que c'est une Gitane qui t'a mis au

monde, respecte ta race du côté de ta mère. Bon, mes enfants ne sont pas entièrement Gitans, leur père est *payo*, «gadjo» (non Gitan). Dans le fond, mes enfants devraient être plus Gitans que *payos* car c'est moi qui les ai portés neuf mois dans mon ventre et c'est moi qui ai accouché d'eux ... *pero dicen que la manta de arriba es la que vale más por ser la del padre* ... mais on dit que la couverture de dessus vaut plus pour être celle du père ... Si le père de mes enfants était Gitan et moi *paya*, mes enfants seraient plus Gitans que *payos*, mais comme la Gitane c'est moi et mon mari le *payo*, alors ils sont plus *payos* que Gitans. Dans le fond cela devrait être l'inverse puisque c'est moi qui les ai portés neuf mois ... c'est bien de mon ventre que sont sortis mes enfants !

-MANUELA : Dans quel milieu vivent tes enfants ?

-CONCHA : En milieu gitan, car je ne veux pas qu'ils perdent les coutumes, et avec les *payos* parce que ce quartier n'est pas gitan et qu'ils fréquentent une école où il n'y a pas de Gitans. Je vais te raconter une anecdote. Il y a deux ans, à l'école où vont mes enfants, il y avait deux petits Gitans qui n'allaient pas bien vêtus, bien coiffés, comme il est normal d'aller quand on fréquente l'école ... certains parents s'adressèrent au directeur pour que ces enfants soient renvoyés de l'école. Le directeur réunit alors tous les parents pour prendre une décision : toutes les mères étaient là, la main levée, d'accord pour que ces enfants soient renvoyés ... comme je n'avais pas levé la main, le directeur me dit : et toi Concha, qu'en penses-tu ? ... moi, je suis Gitane, comment voulez-vous que je sois d'accord, non je ne suis pas d'accord. Toi Gitane ! s'exclamèrent-ils, tous, étonnés ... Oui, moi toute entière Gitane, mes enfants tout entiers Gitans et mon mari tout entier Gitan ! ... *Manuela de mi alma*, Manuela de mon âme là j'ai dû mentir, ce fut un leurre, un pieux mensonge qu'il faut dire parfois. Pas vrai qu'il y a un rejet, pas vrai que nous ne sommes pas intégrés dans la société ? Le devoir du directeur était de convoquer les parents de ces enfants et s'ils ne se présentaient pas d'aller chez eux et parler avec eux. Mais c'est qu'ils ont une mauvaise opinion des Gitans, or parmi les Gitans, il y a des bons et des mauvais. Je ne sais pas pourquoi *el payo* rejette à ce point le Gitan ; quand il dit par exemple à un enfant «tais-toi, sinon le Gitan va venir»... «lave-toi, tu es sale comme un Gitan»... «il faut dormir maintenant, sinon le Gitan»... pourquoi ne disent-ils pas le grand méchant loup ! Moi je m'indigne. Je ne veux pas que mes enfants perdent ce qu'ils ont de Gitan, qu'ils ne le perdent jamais, qu'ils gardent ça jusqu'à l'éternité. Que cela reste une chaîne.

-MANUELA : Concha, comment vois-tu l'avenir de tes enfants et quelle serait ta réaction si l'un d'eux te disait je ne veux plus rien savoir de l'école, ce que j'aime c'est *el cante*, *el toque* (la guitare) ou *el baile* ?

-CONCHA : Si ça leur plaît, je ne pourrais pas l'éviter, tout comme mon père ne pût l'éviter avec moi. De la part de Quintin, l'aîné, cela me ferait de la peine car je ne vois pas en lui cette chose de l'artiste. Il a quatorze ans et il aime étudier, il

est passé dans le secondaire sans redoubler une seule classe. Curro a neuf ans il ne veut pas que je lui coupe les ongles, il dit que c'est pour jouer de la guitare. Carmen a cinq ans, elle est encore petite. Ce que je ne veux surtout pas c'est que mes enfants fassent partie du tas. Pour devenir un quelconque ouvrier de l'art, je ne veux pas que mon fils soit artiste. Je veux que dans sa branche, le métier, l'art ou autre carrière, je veux que mes enfants soient dans ce qu'il y a de meilleur. Curro, je lui ai déjà dit d'abord l'école : que tu ne passes pas dans le secondaire comme ton frère O.K., mais tu vas aller à l'école jusqu'à quatorze ans. Si tu veux la guitare, tu l'auras mais dans un conservatoire pour que tu étudies la guitare. Si l'enfant aime ça, pourquoi pas, mais je vais l'obliger à ce qu'il joue bien. Quintin je lui dis la même chose, si tu veux être instituteur, médecin, avocat ou autre chose, saches que cela est un travail. Je ne veux pas que mes enfants fassent partie du tas, que veux-tu que je te dise Manuela comme toutes les mères, je veux qu'ils soient bons dans la branche qu'ils auront choisie. Maintenant, qu'ils aient de la chance ... il faut aussi que la chance t'accompagne

-MANUELA : Oui, ils peuvent être bons et ne pas avoir de chance.

-CONCHA : Bon, non, la chance vient à toi. La chance, elle vient à tout le monde une fois au moins dans la vie ; elle peut même se présenter deux ou trois fois mais si tu n'es pas préparé, il suffit qu'elle se présente une fois , tu ne peux pas tirer profit de la chance. Dans quoi que ce soit, la personne doit être préparée

-MANUELA : Etre préparée et voir que la chance est là.

-CONCHA : Bien sûr, pour certains la chance est là et ils ne la voient pas. Et parfois, la chance ne se présente pas comme ça, d'un coup, elle peut venir peu à peu ... ma nièce, Esperanza Fernandez, voit venir à elle la chance peu à peu mais elle est préparée et se prépare chaque jour davantage. Ma nièce se prépare à être une des *cantaoras* du futur, elle a déjà fait des choses très importantes «la petite», elle a chanté Manuel de Falla, «*El amor brujo*», avec une orchestration de 30 musiciens.

«J'aimerais être homme pour la liberté qu'ont les hommes avec le temps»

-MANUELA : Que représente pour toi le fait d'être une femme dans notre société ?

-CONCHA : Comme Gitane ou comme femme ? ...

-MANUELA : Pose-le comme tu veux.

-CONCHA : En général l'homme a plus de liberté que la femme. Comme Gitane, non seulement nous avons moins de liberté que l'homme mais en plus nous avons le rejet de la société, je t'en ai déjà parlé. Ce rejet est le même pour tous les Gitans, qu'ils soient hommes ou femmes et moi ça me fait mal. Ca me fait mal de devoir dire qui je suis pour être reçue correctement. Regarde, je vais quelque

part et comme je suis gitane on ne me reçoit pas bien. Je dis «*Concha Vargas, bailaora*» et immédiatement on me reçoit comme il se doit.

-MANUELA : Crois-tu que cela n'arrive qu'aux Gitans ?

-CONCHA : Bon, cela arrive aussi aux noirs

-MANUELA : Il peut arriver la même chose à un payo, non ?

-CONCHA : Non, c'est différent et cela se sent moins. Ce rejet dont je parle vise tous les Gitans, toi tu me parles d'une chose et moi d'une autre. C'est un autre rejet... Et que veux-tu que je te dise, je suis une femme en chair et en os, je ne suis pas un homme et j'aurais préféré être homme.

-MANUELA : Pourquoi ?

-CONCHA : Parce que je pense que l'homme a plus de liberté que la femme. Un homme peut rentrer à 4 heures du matin et on ne fait pas attention, si c'est une femme, tout de suite le voisinage s'en mêle. Oui, l'homme a plus de liberté et cela on le ressent plus dans notre race : nous les femmes, dans notre coeur, nous exprimons moins de liberté. L'homme Gitan, il part faire la fête pendant trois jours et tout va bien, cela ne trouble en rien le quotidien ... *Me gustaría ser hombre por la libertad que tienen los hombres con el tiempo ...* j'aimerais être homme pour la liberté qu'ont les hommes avec le temps... Moi j'ai toujours marché avec la montre, maintenant -mariée- à cause de mon mari, autrefois -célibataire- à cause de mon père. Tu me comprends Manuela ... oui, je sais que tu me comprends, c'est difficile pour moi parce que j'aime que mes enfants mangent ma nourriture, j'aime cuisiner pour eux, être avec eux et avec mon mari, c'est pour ça que je cours tout le temps. La femme artiste ne devrait ni se marier ni avoir des enfants; moi je veux alterner les deux et à la fin ça me fatigue.

-MANUELA : Ton mari, il t'aide, il est d'accord avec ta vie d'artiste?

-CONCHA : Bien sûr qu'il m'aide et qu'il est d'accord. Mon mari sait que si on m'enlevait *el baile* je ne serais pas Concha, je serais une autre personne. Il m'a connu *bailaora*, il sait que la danse c'est ma vie et personne ne peut m'enlever ça : *si me quitan el baile me muero ...* sans la danse, je meurs.

«L'amour de la famille est au dessus de tout»

-MANUELA : Concha, que penses-tu de ce que dit Juan de Dios Ramirez Heredia dans son livre⁽¹⁷⁾ : «il y a, malgré tout, quelque chose que el payo curieux ne parvient pas à comprendre de la Gitane : son esprit d'obéissance et de soumission à la volonté de l'homme. Obéissance qui ne veut pas dire esclavage, et soumission qui ne préjuge pas l'annulation absolue de la personnalité»...

-CONCHA : Non, non, nous ne sommes pas les esclaves des hommes. Nous obéissons, nous sommes fidèles au mari mais cela n'empêche pas la femme gitane

(17) J. de D. Ramirez Heredia: "Nosotros los gitanos" («Nous les gitans» p. 36, *«la femme gitane»*). Ediciones 29, 4a.edición 1983. Écrivain gitan Juan de Dios Ramirez Heredia est Député au Parlement Européen.

d'évoluer. Ma mère obéissait beaucoup, elle avait dix-huit ans quand elle s'est mariée. Mon père l'avait sortie de chez elle alors qu'elle était une enfant et il faisait en sorte qu'elle s'adapte à la façon dont il voulait que soit sa femme. Ma mère était très amoureuse de lui et mon père très amoureux d'elle. Elle n'avait pas connu d'autre homme, pour elle, l'amour c'était cet homme. Ma mère ne sortait pas et n'avait pas d'amis, elle faisait tout pour mon père et pour ses enfants et le faisait avec plaisir. Là était son bonheur, c'était ça sa vie elle ne connaissait pas d'autre monde. Elle était esclave mais dans le bon sens du terme. Cette chose de l'obéissance nous l'avons en nous, la femme *paya* est plus libérale et moins fidèle au mari. Nous, nous sommes plus esclaves mais dans le bon sens du terme.

-MANUELA : Tu penses que la femme *paya* est moins esclave...

-CONCHA : Oui, toi tu peux dire à ton mari je vais prendre un café avec mes amies, nous, non. Ce sont des coutumes, nous n'avons pas l'habitude, nous ne les avons pas habitués

-MANUELA : Oui, ce n'est pas tant le comportement de l'homme que...

-CONCHA : Non, nous aussi les femmes, c'est notre esprit, c'est à l'intérieur de nous. Mon mari je ne l'ai pas habitué comme pour lui dire ne m'attends pas ce soir, je vais dîner avec des amis ... il ne comprendrait pas. Mais je ne critique pas la *paya*, c'est ce qu'elle a vécu à la maison.

-MANUELA : Si un de tes enfants t'annonçait un jour qu'il veut se marier avec une *paya*, un *payo*, tu accepterais?

-CONCHA : J'ai deux fils, j'aimerais qu'ils se marient avec une femme qui les aime -qu'elle soit Gitane, *paya*, allemande ou chinoise- et que mes fils aiment cette femme. Cela étant dit, la femme Gitane supporte plus du mari que la *paya*. Cela ne veut pas dire que la Gitane aime d'avantage le mari : nous, nous supportons plus et nous pardonnons plus facilement. Il faut que nous en ayons assez, mais vraiment, vraiment assez pour le quitter. La *paya*, elle a beau aimer beaucoup son mari, elle en a plus vite assez et elle attend moins pour le quitter.

-MANUELA : La femme Gitane peut supporter l'infidélité du mari, ou qu'il n'aille pas à son travail, qu'il se saoule, qu'il ...

-CONCHA : Oui, oui, elle peut supporter et pardonner

-MANUELA : Elle peut ou elle doit supporter?

-CONCHA : Elle peut oui, elle peut, cela va avec d'autres choses. Ma mère supportait beaucoup de mon père, elle ne l'a jamais quitté. Oui, c'est ce que nous avons vécu à la maison, ce que nous avons appris. Ce sont les coutumes et comme le dit Juan de Dios Ramirez Heredia dans son livre «l'amour de la famille est au dessus de tout».

-MANUELA : C'est pour cela que la femme n'abandonne pas le mari

-CONCHA : Oui, c'est pour cela que nous pardonnons. Nous pouvons en avoir vraiment par dessus la tête de cet homme, nous pouvons le remettre à sa place et lui faire une scène ... le quitter, non. Jamais.

-MANUELA : Et l'homme il peut quitter sa femme ?

-CONCHA : Non, lui non plus ne quitte pas sa femme, il peut avoir des flirts et des histoires avec d'autres femmes mais à la fin c'est bien avec sa femme qu'il meurt. Lui non plus ne quitte pas la femme si la femme est fidèle; on voit parfois des séparations quand la femme n'est pas fidèle. L'homme a la liberté d'être avec une autre femme mais pas de façon suivie car nous le savons, et comme nous le savons, alors nous faisons un esclandre.

-MANUELA : Et à la maison, qui tient les rênes ?

-CONCHA : En général c'est la femme. Chez mes parents c'était ma mère, à la maison c'est moi. Oui, tout ce qui touche au matériel c'est plutôt la femme qui s'en charge ... les hommes s'accommodent très bien de leurs aises.

-MANUELA : Alors toi Concha, tu es dans ce que sont tes coutumes et tu vas de par le monde, tu bouges, tu côtoies des milieux qui ne sont pas le tien ... comment fais-tu pour concilier tout cela?

-CONCHA : C'est curieux, pas vrai Manuela, c'est que je n'ai pas d'autre solution. Il ne peut en être autrement. Ma vie professionnelle m'ouvre à d'autres choses et cela me semble bien, tu me connais, tu sais que je suis une personne ouverte mais quand je reviens ici, je sais que mes enfants ont besoin de moi et je rentre alors toute entière dans ce que sont mes coutumes. En plus cela me plaît et je ne me sens pas esclave, je te l'ai déjà dit la famille passe avant tout...

Bon Manuela maintenant, moi, je voudrais te poser une question : quelle conception as-tu, toi, des Gitans ?

Par cette question Concha me pousse à entrer en scène. Pour l'artiste qu'elle est, toute représentation implique un final.

-MANUELA : Moi, je me représente les Gitans comme un groupe social. L'idée que j'ai des Gitans vient autant de ce que j'observe dans le cadre de mon travail de sociologue, que de mes relations avec les Gitans d'Espagne dans le milieu flamenco et de ce que toi, tu me dis.

-CONCHA : Oui, c'est pour ça que je te pose cette question.

-MANUELA : Ce que tu dis de ta culture *nata* me fait penser au village où je suis née (en Espagne): les gens n'allaient pas à l'école, ils se débrouillaient pour apprendre par eux-mêmes et à travers ce qu'ils captaient venant d'ailleurs. Mes parents étaient républicains et quand ils racontent leurs premières amours, juste avant qu'éclate la guerre civile, ils parlent d'un nommé Antonio Fijo, originaire de Palma del Rio (entre Séville et Cordoue) qui venait au village pour animer un

groupe de théâtre. Il mettait en scène des oeuvres littéraires avec les villageois pour la plupart analphabètes à l'époque, mais qui prenaient leur rôle très au sérieux et apprenaient par coeur le texte lu par Antonio Fijo. Antonio Fijo leur enseignait la signification des mots afin qu'ils donnent bien la réplique... Cet homme était un poète, disent mes parents, un homme magnifique !... il éveillait chez les gens le goût d'apprendre, l'envie d'aller à l'école, de savoir plus.

-CONCHA : Comme c'est joli ce que tu dis de ton village.

-MANUELA : Tu vois, moi, ce qui m'impressionne chez vous, Gitans, c'est votre façon de vous adapter, où que vous soyez, au monde des *payos* tout en restant Gitans. Mais, je ne conçois pas une ligne de démarcation entre Gitans et *payos* en terme de race. Il y a une différence, certes, mais la différence existe aussi entre les Gitans d'ici et les Gitans de là-bas. En Andalousie, la sédentarisation des Gitans remonte loin dans le temps et j'ai l'impression que la culture des uns a déteint sur la culture des autres. Que Gitans et *Payos* partagent des valeurs d'une même culture populaire locale. Ce que tu dis à propos de la fête montre qu'il existe des moments de fusion, des moments qui font place au rejet dès que le quotidien reprend son cours, comme si l'hostilité à votre égard était inscrite dans l'ordre des choses... Alors c'est curieux, depuis tant de temps vous n'êtes pas intégrés, le mépris est là, et néanmoins vous êtes immergés dans la société, vous êtes dedans et, tous, dans le registre de l'Autre comme d'étranges étrangers. Par certains côtés le rejet dont tu parles me fait penser à celui qui se manifeste souvent à l'égard des étrangers.

Lebrija, un quartier de construction récente : les rues portent le nom des artistes.



-CONCHA : Oui, mais ce n'est pas pareil, ce n'est pas le même cas.

-MANUELA : Non, c'est vrai, en général on sait que tel étranger vient de tel pays. Dans votre cas, j'ai l'impression que les Gitans portent encore en eux l'empreinte du doute ancrée dans l'incertitude de leur provenance territoriale. Il me semble que cela entretient à la fois une place au rang de «minorité ethnique», un mystère sur les origines et une ambiguïté dans l'usage du mot «race», confondu souvent avec «culture».

-CONCHA : On sait que nous venons d'Orient... on dit que nous venons de l'Inde.

- MANUELA : Oui, c'est bien possible, mais la culture officielle requiert des preuves écrites et les Gitans ont laissé très peu de traces écrites de leur histoire. Ta culture puise sa richesse et sa beauté dans ce qu'elle porte en elle de tradition orale et de savoirs véhiculés par exemple par *el cante*. Et à propos de ce que nous disions à l'instant sur la provenance territoriale des Gitans, pour moi il n'y a pas de mystère Concha, toi, tu es de Lebrija.

-CONCHA : Bien sûr !... Lebrija tiene una calle que lleva mi nombre... tiene una calle qui se llama Concha Vargas... Lebrija a une rue qui porte mon nom... une rue qui s'appelle Concha Vargas...